

de sa selle, l'autre appuyée sur la hanche droite, conservait en apparence la plus froide impassibilité; mais il avait dans son regard un feu qui eût fait reculer une armée tout entière. Cependant il entendit derrière lui un propos qui lui fit froncer le sourcil : un officier général de son état-major, qui aimait à faire de l'esprit, racontait tout haut à ceux qui l'entouraient le prétendu bon mot d'un des soldats de sa division :

— Je passais, disait-il, dans les rangs il n'y a qu'un moment, et j'ai dit aux soldats : « Eh bien ! mes amis, voilà bien des prisonniers ? »

« — C'est vrai, mon général, m'a répondu l'un d'eux, nous n'avions jamais vu tant de... *farceurs* à la fois. »

L'empereur, qui avait l'oreille à tout, se retourna aussitôt, et dit à cet officier général d'un ton où perçait son mécontentement :

— Silence, monsieur ! ne calomniez pas d'avantage vos soldats, qui ont toujours su joindre la générosité à la bravoure.

Puis il ajouta à demi-voix en s'adressant à ses aides de camp :

— Il faut se respecter bien peu pour insulter des hommes aussi malheureux que ceux que nous voyons devant nous... Savary, allez dire de ma part au général... de se retirer.

L'opération de cette remise d'armes dura depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à sept heures du soir. Lorsque la garnison d'Ulm eut entièrement défilé, Napoléon fit appeler auprès de lui les généraux autrichiens, qui semblaient tous très-attribés, et leur dit avec bonté, mais d'un ton bref :

— Messieurs, votre maître me fait une guerre injuste. Franchement, je ne sais pourquoi il se bat contre moi ; j'ignore ce qu'il veut. Qu'il dise un mot, et cent cinquante mille hommes, prêts à s'entr'égorger, peuvent rentrer tranquillement dans leurs foyers.

— Sire, répondit Mack, l'empereur d'Allemagne, mon maître, ne voulait pas la guerre ; il y a été contraint par la Russie.

— Qu'est-ce à dire, *contraint* ?... répliqua Napoléon en se redressant sur son cheval ; est-ce que l'on contraint une puissance ? Alors quel rôle a donc consenti à jouer votre empeance ? Est-il une puissance humaine qui puisse me contraindre ? Est-il une puissance humaine qui puisse me contraindre, moi (et il appuya encore sur ce mot), à faire ce que je ne veux pas ? Aussi, moi, suis-je une puissance !... mais lui !...

La prise d'Ulm frappa d'étonnement les peuples et les rois de l'Europe ; mais elle ne compléta cependant pas la défaite des Autrichiens, et l'archiduc Ferdinand, qui était parvenu à rallier les débris épars de son armée, se présenta de nouveau au combat. « Nous allons les exterminer, » avait dit Napoléon en apprenant cette nouvelle ; et de nouveaux triomphes étaient venus justifier ces paroles. La victoire, fidèle au vieux drap de la république, s'était désormais attachée aux aigles de l'empire. Déjà, après le combat de Nuremberg, Napoléon avait dit :

— C'est leur coup de grâce ; j'espère que de longtemps je n'entendrai parler des Autrichiens. Maintenant, messieurs les Russes, je suis tout à vous.

En effet, il se porta vivement au-devant d'eux, les culbuta sur plusieurs points, les chassa devant lui, et, le 13 novembre 1805, il faisait son entrée triomphale dans la capitale de l'Aut-

riche, à la tête de sa vieille garde. Pendant qu'on défilait, un grenadier, scandalisé de la quantité de boue que le mauvais temps, les pluies continuelles et le défaut de soin avaient accumulée dans la grande rue de Vienne, dit d'un ton de mépris à un de ses camarades, en lui désignant quelques Viennois à tournure hétéroclite que la curiosité avait attirés sur leur passage :

— Et ils ont le front d'appeler ça une patrie ! Il n'y a que de la crotte.

Napoléon ne séjourna pas longtemps à Vienne. Continuant à poursuivre les Russes avec ardeur, il les atteignit à Brunn, s'empara de ce poste et prit position à Wischau, devant une armée de cent mille hommes commandée par deux empereurs et nombre de généraux habiles. On était au 1er décembre, veille de la bataille d'Austerlitz. De grand matin, Napoléon parcourut au pas de son cheval toutes les sinuosités du terrain situé en face de la position qu'il avait fait occuper à ses troupes. Il s'arrêta à chaque hauteur et fit mesurer les distances :

Messieurs, dit-il à ses aides de camp et aux officiers de son état-major, je ne saurais trop vous recommander d'examiner le terrain, parce que demain vous aurez à le parcourir plus d'une fois.

Puis il fit immédiatement placer, à force de bras, une batterie de douze pièces de campagne sur un petit mamelon isolé qui dominait le front de l'armée russe ; comme on ne put y traîner de caissons, il voulut qu'on amassât derrière chacune de ces pièces deux cents gargousses, en disant :

— Ce ne sera pas trop, car je compte bien leur donner de la *tablature*.

Puis il descendit de cheval pour se reposer, et regagna à pied le premier poste d'infanterie. Il causait avec Savary, qui, pour la seconde fois, revenait du quartier général de l'empereur Alexandre, près duquel Napoléon l'avait envoyé pour tenter un dernier effort de négociation.

— En vérité, disait-il à cet aide de camp, il faut que ces gens-là soient devenus fous ! Ils me demandent, m'avez-vous dit, d'évacuer l'Italie, lorsqu'ils sont dans l'impossibilité de m'arracher Vienne ; il faudrait que je cédasse bénévolement ma belle couronne de fer à ce... roi de Sardaigne...

Napoléon n'acheva pas sa phrase et haussa les épaules.

— Eh ! que seraient-ils donc de la France, reprit-il en relevant la tête avec fierté, si nous venions à être battus ?... Mais c'est impossible, n'est-ce pas ?... Par ma foi ! il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu, mais avant vingt-quatre heures je leur donnerai une bonne leçon.

L'empereur était irrité ; il témoignait sa mauvaise humeur en frappant de la pointe de sa cravache les petites mottes de terre éparses sur son chemin. La sentinelle du poste qu'il venait de dépasser l'avait écouté sans affectation. Elle était restée immobile après avoir présenté les armes, et Napoléon avait si peu fait attention à ce mouvement qu'il n'avait pas même rendu le salut d'usage, chose qu'il n'oubliait jamais. Il continua sur le même ton :

— Mais, à les croire, il semble qu'ils n'ont qu'à nous avaler !

— Oh ! oh ! grummela alors le vieux soldat sans changer de position ; nous nous mettrons en travers.

Ce mot, devenu historique, fit sourire Napoléon et le calma.